

François Vincent L'antichambre de la peinture

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 44, Number 176, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53106ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roumanes, J.-B. (1999). Review of [François Vincent : l'antichambre de la peinture]. *Vie des arts*, 44(176), 43–46.

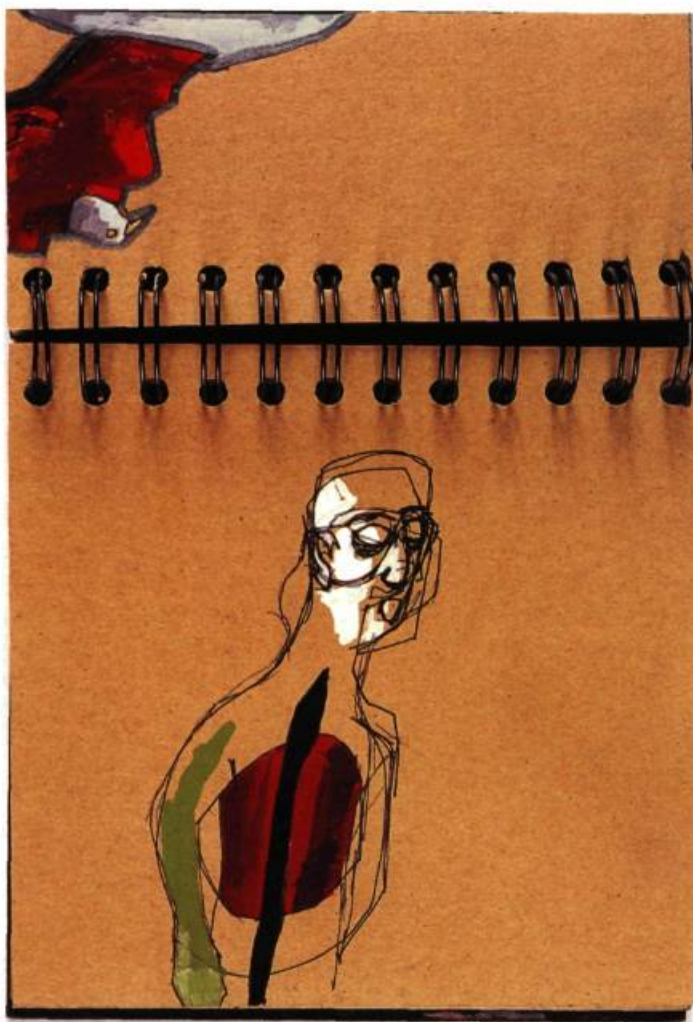
L'antichambre de la peinture

Jacques-Bernard Roumanes

GUERRIER OU CLOWN OU LES DEUX OU BIEN PEINTRE, OUI, PEINTRE, VOILÀ.

VOILÀ CE QUE RÉVÈLE UN PEU UN VOYAGE DANS LES CARNETS DE FRANÇOIS VINCENT.

François Vincent m'ouvre ses carnets d'atelier. Je tourne les pages. Et peu à peu il s'émerveille et m'émerveille de la joie d'être vu à cœur ouvert. C'est si fragile, si délicat le partage de soi quand il s'agit d'images conçues au plus retiré de l'âme. Le carnet d'un peintre ressemble à un carnet de poète. Il est couvert de notes intimes prises sur le vif, au tranché du cœur, exécutés sans précaution. Le peintre esquisse ses images avec quelques traits, un vent de couleurs, un rien de matière; exactement comme le poète brosse ses images en quelques mots, rapidement, sans retenue. Images faites de matière ou de mots, c'est la même poésie de l'instant que l'artiste ou l'écrivain cherchent à graver sur les parois de la mémoire. Ces images-là ne sont pas conçues pour être regardées d'autrui. On ne les destine qu'à soi. Pour faire resurgir en son for intérieur l'instant magique dont on a saisi la brève image ou le climat, et dont l'écriture automatique seule livre la formule



Page d'un carnet

de l'impression fugitive. Mais c'est toujours pour se reprendre, se corriger, se surmonter, se décevoir même s'il faut pour se percevoir à neuf; avancer, reculer, se tromper quelquefois afin d'être détrompé et puis, parfois aussi, s'éblouir! s'éblouir! du premier coup, en sentant passer en soi le frisson d'avoir su capter si bien ce qu'il faut décidément appeler: la vie... Alors ce frisson se commue en un tremblement pour se mêler à une infinité de souffrances très douces, une joie. Celle qui pousse inlassablement François Vincent à reprendre tout ce qu'il fait, quoi qu'il fasse, jusqu'à l'épuisement salutaire auquel seule peut mettre fin – un temps – l'œuvre qui comble les sens éternels. Mais seulement comme la soif. Qui n'est jamais apaisée par le verre d'eau que jusqu'à la soif suivante. Et ainsi de suite sans fin. Pourquoi y aurait-il une fin? Impressions, climats, sentiments, le poète pense en images ce qu'il réfléchit ensuite avec des mots. Mots qu'il invente



l'essai de ne plus penser, 1999
Huile sur toile
102 x 66 cm

entière présence. Chaque représentation est une réalité – qui l'ignore encore? – une entière présentation du monde au monde en même temps qu'un miroir de soi à soi, où chaque geste accompli invente la vie rêvée; celle qui passe, celle qui vient au bout d'un dessin. Le dessin, ce miroir et ce bouclier de l'âme!

LE GUERRIER ET LE CLOWN

Dans les carnets de François Vincent deux hommes s'affrontent image par image. Le fort et le faible, le guerrier et le clown, l'homme et l'artiste mais d'abord, rien ne paraît tranché. Même si depuis

à mesure depuis l'origine non pas du monde mais de la conscience et donc du spectacle du monde; qu'il s'agisse de l'innombrable monde intérieur de chacun d'entre nous ou du seul monde, l'univers. Et derrière lui l'écrivain, le philosophe, le scientifique et finalement tout le monde emploie le langage du poète, le langage des mots. Seul le peintre écrit directement dans le langage des images. Et c'est bien ainsi que François Vincent dessine sa vie dans l'eau de ses carnets. Comme le musicien écrit la sienne avec les sons, ou le danseur à même l'écriture sacrée du corps. Notre pensée est analytique parce que les mots s'enroulent ou se déroulent au fil du temps; ils empruntent le couloir furtif de la résonance musicale de la parole. Ou de l'écriture, son abstraction sur le papier. Seul le discours du peintre est synthétique, a priori. Au sens vraiment kantien. Chaque image présente en effet le peintre et son monde tout entier. À chaque instant. Chaque image, qu'elle soit peinte, gravée ou dessinée, restitue ou crée une

longtemps la décision est prise et qu'on le sait bien qu'à la fin c'est toujours le plus faible qui l'emportera. le peintre aura le dernier mot bien sûr: comment en douter? En attendant, la bataille fait rage sur les pages entre le guerrier – l'homme qui pour protéger la femme l'empêche d'être femme en la laissant fille ou en la faisant mère – et le clown, l'artiste inutile qui n'aime que la vie inutile; l'homme tendre au sourire de fête, on le regarde, il est seul, on dirait un jouet. Combat entre soi et soi déchiré. D'un côté François, l'adolescent rageur, bourru, au regard d'encre si noir qu'on le croirait prêt à faire le coup de poing alors que tout au contraire, il ne cherche à atteindre que la mâle assurance du corps maîtrisé. De l'autre côté Vincent, l'artiste qui touche à sa maturité de graveur et de peintre et qui est bien obligé d'en finir avec les démons de son adolescence de feu. Mais comment en sortir sans éteindre le feu? Tout est là... Eh oui, tout est écrit là, couché dans les images de ces carnets sous une pluie de symboles.

Le serpent du doute mais aussi de la fécondité; le cercle de la lumière et de la joie c'est-à-dire le désir d'éternité; le souffle de la vierge masquée par l'icône de la mère, c'est-à-dire la femme en miettes dont l'analyse serrée est approchée ailleurs, dans des milliers de traits, sur des dizaines de modèles vivants mais ailleurs... dans vingt bloc d'ateliers taillés au coude à coude avec ses étudiants, à l'École nationale de théâtre, où Vincent enseigne le bonheur de voir. Car toutes ces pages d'étude font autour du corps, ce soleil de tous les mythes du peintre, comme un lit d'amour ouvert pour ensemer les draps du regard. La peinture à venir, la voilà l'âme des carnets de François Vincent!

«On naît dessinateur tandis que peintre, on le devient" disait Degas. Cet avis recoupe un mot de François Vincent au cours de notre entretien: «J'ai senti très tôt qu'il y avait dans la peinture une invitation et une promesse qui allaient vers le bien-être et le bonheur; cela m'a suivi au cœur de ma pratique, et parfois préservé dans les allées et venues de ma liberté». On peut difficilement traduire aussi bien le paradoxe de la maîtrise qui libère une vie d'artiste. Dans l'antichambre du soi, le peintre se bat page après page à remplir des carnets. Ces carnets-là sont donc l'antichambre de la peinture. C'est pour ça qu'ils sont si précieux. Le peintre qui se cherche ainsi, quels sont ses moyens? L'écriture directe des images, simplement ça. Il ne s'agit pas ici de composer mais d'écrire «sa propre histoire de l'art» comme le dit Vincent. Et il ne s'agit pas, surtout pas, d'écrire son histoire en image plutôt qu'en mot. Ce qu'il faut, c'est parvenir à cette haute conscience qui est de penser directement en images claires et distinctes; face aux sensations excessives de la réalité autant que face aux sentiments troubles du monde intérieur. Il s'agit d'arracher à l'aveuglement général une portion d'éternité assez évidente pour être aperçue de tous, en même temps qu'assez énigmatique pour préserver l'inquiétude du questionnement. C'est ça la

magie de l'image. C'est ça une image peinte ; à la fois une réponse et une question. Et que questionne François Vincent ? Deux choses. L'inaptitude à l'espérance et la mode des ténèbres. Autrement dit, le baratin d'or d'un intellectualisme qui n'a même plus conscience d'avoir perdu de vue ce qu'il n'a jamais su atteindre, l'intelligence sensible. L'intelligence si fine et si profonde de la conscience esthétique. Et pour cause, on ne peut pas parler de ce dont on n'a jamais fait l'expérience. Tout ce que certains nient, simplement parce qu'ils ne sauraient tolérer l'existence de ce dont ils se sont eux-mêmes privés : voir. Voir à ce point-là. Contempler les choses. Et non seulement, l'idée des choses. Le monde. Mais aussi la vie. L'amour. La mort. Dans le dépassement de soi, dans le don de l'œuvre. Car si quelque chose est plus grand que soi, c'est bien le partage de soi. Image par image...

L'ÂME DES CARNETS...

J'ouvre les carnets l'un après l'autre, lentement, de plus en plus lentement. Au troisième carnet – est-ce l'impression du déjà vu ? – quelque chose se déclenche en moi, une histoire. Une histoire reprise dans chaque carnet, l'âme des carnets me montre – elle ne prouve pas, ne démontre pas, elle indique – la quête du sens que poursuit François Vincent. Et il n'est pas besoin d'être grand clerc pour en saisir le fil, la musique du sens. Pour en savourer le silence derrière le rituel de cette succession de scènes... À l'angle des jours, à peine esquissée, une bicyclette abandonnée contre la barrière de l'enfance ; ce jouet immobile. C'est la première page. Sur

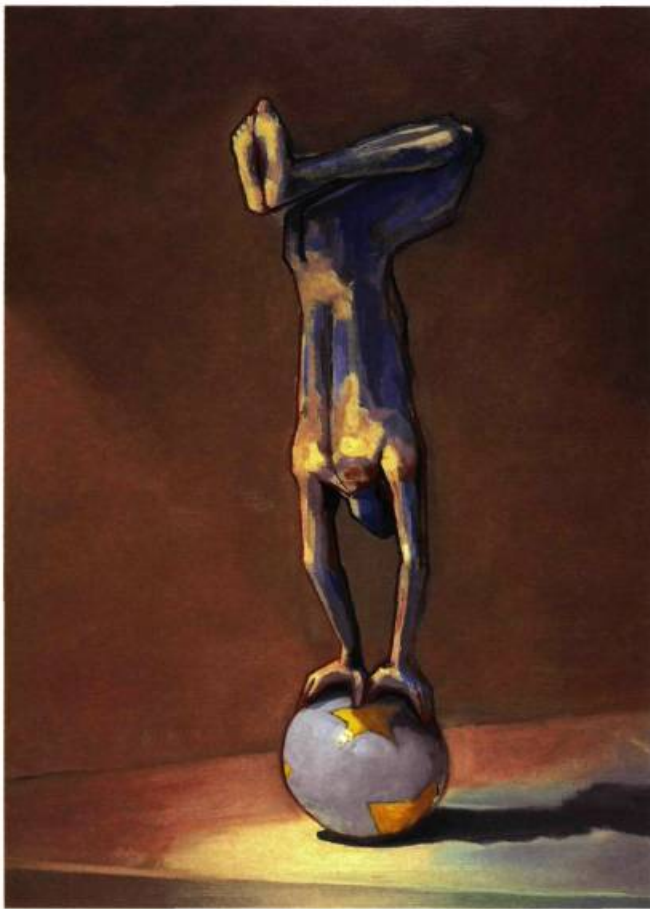
la deuxième page un clown à genoux comme un enfant dans son parc ; sorte de maturité protégée par le bouclier de l'enfance, vert, et par le cercle des songes, rouge, qui accompagne – ailleurs – la figure féminine. En fait, la première image montre le faible. Le fort, la deuxième image de l'homme, créera son dédoublement en guerrier ; l'homme qui n'est que ça, l'homme. Le guerrier de la femme à l'enfant, la mère qu'il faut protéger. De quoi ? Sans doute ce guerrier-là ne sait-il pas encore qu'on ne protège les autres que de soi. Il cherche ses armes dans la béance originelle, le trou noir de la lumière, l'obstacle du vide qui ressemble à un pot et qui évoque le sexe féminin de la psychanalyse. La première et la deuxième image constituent donc les deux figures du soi déchiré rassemblé de François Vincent, l'homme et l'artiste. La troisième image est celle de la femme, l'autre que soi quand on est homme. Et comme pour le soi, il y a deux figures de

la femme, l'autre. D'abord il y a la figure de la mère qu'accompagne le cercle de la fécondité, l'anneau des promesses nuptiales. La deuxième figure, elle, n'a pas de forme propre puisqu'elle n'incarne que la moitié du couple, l'altérité de l'homme. Car l'autre véritable du peintre, la jeune fille, qui aurait du être son modèle et sa source, n'existe pas. Ou plutôt elle existe sous une forme qui n'existe plus : la muse. Ce sont, la jeune bergère sous les arbres ou encore la servante au bord de l'eau d'un autre âge. Des copies de visions empruntées à la tradition. Rien de vivant. Simplement des traces traitées en grisaille. Ainsi, l'image la plus forte s'avère celle de la femme qui s'émiette autour des enfants dans la vie du couple ; l'autre, mais indissociable de soi. On devine alors que ce jeu du dédoublement, tantôt duel et réintégration de l'autre en soi, et tantôt ouverture et multiplication de soi en autre, est omniprésent dans la structuration des images de François Vincent. Une perpétuelle quête d'équilibre se joue au sein d'un univers instable perçu par l'artiste comme énigmatique, parfois absurde, sans que pour autant soit jamais entamé son plaisir de vivre.

À la fin des carnets, on entend une dernière voix, l'âme du chant de ces pages, entonner l'hymne à la joie des choses et du sens et encore, au-delà de tout espoir, on entend monter cette folie dans un souffle... la résurrection de la peinture ! Encore une fois... Pas de sagesse sans folie, disait Aristote. « Je veux être le meilleur peintre du monde », s'exclame François Vincent, et celui qui ne pense pas à ça, ou



Ambidextre, 1999
Tondo, Robe rouge
Huile sur panneau

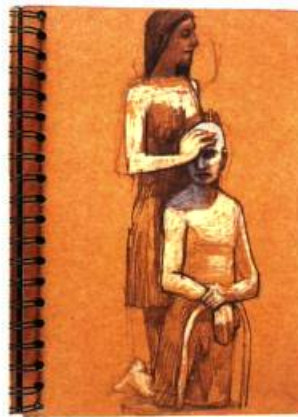


On me dit que je suis compliqué, 1999
Huile sur panneau
87 x 61 cm

comme ça, n'est pas un peintre.» Telle est la folie du plus sage des peintres d'aujourd'hui. Celui dont la métaphysique du regard emprunte aussi bien à Picasso à travers De Chirico qu'à Giorgio Morandi revu et corrigé par Clemente, Chia, et les courants de la nouvelle figuration.

L'AMI, SA PEINTURE D'ABSENCE DE SOI

Au sortir de l'antichambre de la peinture de François Vincent, au sortir des carnets mais aussi de la lecture de ses catalogues il reste une chose à dire, extrêmement belle. Aussi belle que touchante. Quelque chose tiré d'un catalogue, justement. Un mot de son ami François-Xavier Marange. Un mot d'amitié d'une eau si pure qu'il est bien rare qu'on trouve un témoignage d'une pareille hauteur. L'abnégation dont il faut faire preuve pour le



Page d'un carnet

formuler n'a sans doute d'égal que l'humilité à laquelle elle oblige pour le recevoir. François-Xavier Marange écrit : «J'ai envié cette peinture, celle que j'ai rêvée de faire, la même qui a fait que je suis peintre. Mais je sais aujourd'hui que cherchant à me conformer à la modernité et pensant posséder une originalité qui m'aurait dispensé d'un apprentissage élémentaire, je n'ai pas fait cette peinture»¹. Or qu'est-ce qui nous interpelle dans ce mot? Une chose essentielle. Une terrible confusion. D'autant plus terrible qu'elle alimente une incompréhension indéfiniment entretenue autour de la conception d'abord cartésienne, puis romantique et désormais post-moderne de la subjectivité. C'est la même. C'est l'interminable confusion – elle aussi toujours la même – entre l'être et l'existence, entre la valeur et le droit, la sensibilité et le génie, la signification et l'interprétation, entre le sens et le sens du sens, etc., tout cela et encore bien d'autres ingrédients conceptuels abusivement comprimés dans ce seul mot: moi. Chacun croyant pouvoir se justifier de fonder sur lui seul et pour lui seul l'essence de – sa – subjectivité. Or à ce jeu-là, on a vite fait de se retrouver au point aveugle où l'on situe traditionnellement... Dieu! Faut-il être plus clair? Et le *moi* de s'imaginer alors pouvoir créer ex nihilo des mondes non seulement virtuels mais réels au moindre mouvement de conscience, c'est-à-dire à chaque agitation du cerveau... comme ironisait Hume. Alors gare à la mauvaise humeur! Et ce serait ce jeu d'illusions, ce divertissement biochimique aléatoire, en un mot cette adolescence de l'esprit et ses caprices qu'il faudrait appeler la lucidité, la créativité et pourquoi pas, l'art...? L'art, il ne suffit pas d'en parler, il faut le faire (*poiesis*). Il faut non seulement posséder pour le

dépasser cet apprentissage élémentaire qu'évoque Marange, mais il faut aussi des années et des années de pèlerinage et de désert de soi, et il faut encore poursuivre sans se raidir, ni s'essouffler, une recherche inlassablement continuée, enrichie et approfondie d'échecs insurmontables et de réussites éclatantes, pour prétendre accéder enfin à cette humanité puissante d'échanges et de tendresse sans laquelle l'originalité n'est rien. François Vincent touche à la conscience de cette maturité lorsqu'il dit de son travail : «Peindre, c'est s'incarner dans une œuvre au point que celle-ci forme avec le public une boucle amoureuse qui pénètre sans ombre tout ce qui se conçoit.»²

Il y a toujours eu et sans doute y aura-t-il toujours une poignée de violents et d'ignorants qui, à chaque génération ou au moins à chaque époque, proclamera la mort de ce qui lui échappe. En art comme ailleurs. Mais toujours il y aura à l'époque suivante une poignée d'artistes assez vivants et assez forts pour lever tous les décrets. François Vincent, à côté d'autres artistes, semble faire partie de cette poignée de peintres attachés à libérer discrètement la peinture de notre temps de l'insignifiance des discours à la mode. Ceux assez stupide pour s'imaginer qu'elle peut, voire qu'elle doit, disparaître. À ceux-là, il faut apprendre – puisqu'ils l'ignorent – que l'image fixe de la peinture est une forme universelle de l'expression humaine dans toutes les cultures. Et qu'à ce titre, elle constitue un fondement permanent, c'est-à-dire continuellement actif de la mémoire. Toutes nos mémoires. C'est pourquoi, comme toutes les grandes formes de la culture, elle doit sans arrêt être interrogée jusqu'à mourir de nos questions... Peu importe. Il suffit de comprendre que la peinture est un phœnix, un souffle au cœur de la matière, qui ne cesse de ressusciter le monde. Image par image... C'est pour ça que la peinture existe. Uniquement pour ça. Et c'est pour ça que François Vincent est peintre. Uniquement pour ça. □

¹ Extrait du catalogue : *François Vincent*, ed. Galerie Eric Devlin, Montréal, 1997.

² in : *Le Sabord*, no 51, p.10, Trois-Rivières, 1999.

EXPOSITION

FRANÇOIS VINCENT
ŒUVRES RÉCENTES

DU 24 NOVEMBRE 1999 AU 30 JANVIER 2000

GALERIE SIMON BLAIS
4521, RUE CLARK
MONTRÉAL